ONZIÈME ANNÉE. — N° 252 1er JUILLET 1907 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

*Les actionnaires de la Société de l'*Echo du Merveilleux *sont informés que les résultats de l'exercice 1906-1907 permettront, cette année, la distribution d'un dividende de six francs par action.*

Ce dividende sera mis en paiement après la ratification des comptes par l'assemblée générale des actionnaires qui sera convoquée dans les premiers jours d'août.

LA GENÈSE DE L'AME

(Suite. Voir le n° du 15 juin)

J'ai, dans mon précédent article, exposé sommairement, mais aussi fidèlement que possible, la doctrine de l'âme, telle qu'elle se déduit de l'enseignement des « esprits » dont Ch. d'Orino a, dans son curieux ouvrage, enregistré les communications.

Il me reste à prouver, comme je l'ai promis, que cette doctrine, qui s'élève contre tous les dogmes et qui, par conséquent, a la prétention de se fonder sur des vérités démontrées, ne repose au contraire sur aucun fait vérifié, sur aucune donnée positive et se borne à substituer audacieusement ses dogmes propres à nos croyances traditionnelles...

⁂

Mais, avant d'aller plus loin, je voudrais m'expliquer sur diverses objections d'ordre général.

Les uns m'ont dit : « Le choix que vous avez fait du livre de Ch. d'Orino, comme base de discussion, est arbitraire. Il vient à peine de paraître, et aucun porte-parole autorisé du spiritisme, homme ou revue, ne nous a encore dit si cet ouvrage était conforme à la doctrine. Que n'avez-vous, de préférence, choisi une œuvre dont la réputation fût établie, et qui eût reçu l'approbation des adeptes du monde entier, comme les *Enseignements spiritualistes*, de William Stainton Moses, par exemple, qui ont été publiés par « les membres du Conseil de l'Alliance spiritualiste de Londres ? »

Il me semblait avoir répondu par avance à ce reproche.

J'ai choisi le livre de Ch. d'Orino parce que, de tous les ouvrages présentés comme écrits sous la dictée des « esprits », il est le seul, à ma connaissance, qui, avec clarté et dans une belle ordonnance, expose la genèse de l'âme dans tous ses développements.

Les *Enseignements spiritualistes* de Stainton Moses traitent un tout autre sujet que celui de l'origine de la formation des « esprits ».

Ils constituent plutôt une morale qu'une métaphysique. Il y a plus : Comme Allan Kardec lui même, Stainton Moses ne parle que de l'âme déjà *humanisée* ; il ne parle pas du long cheminement qu'elle a dû, d'après la doctrine, accomplir auparavant, à travers le règne minéral, le règne végétal et le règne animal.

En dehors du livre de Ch. d'Orino, je ne vois guère que *Les Entretiens posthumes du philosophe Pierre de Béranger*, édités l'an dernier à la librairie Chacornac, qui eussent pu peut-être servir de pivot et de point d'appui à une étude critique de la conception spirite de la genèse de l'âme ; mais cette conception, si elle s'y trouve exposée, d'une façon à la fois précise et colorée, ne l'est toutefois qu'accessoirement et dans ses grandes lignes, car

l'auteur mystérieux, dans ses sermons d'outre-tombe, se préoccupe bien moins de l'origine des « esprits » que de leurs fins.

D'autres m'ont dit, et j'emprunte ici les termes mêmes d'une lettre que m'a fait l'honneur de m'adresser M. A. Courmes, directeur du *Lotus Bleu*, *Revue théosophique française* :

« La théorie essayée dans le livre de Ch. d'Orino ressemble, écrit-il, à quelques lacunes près, tout à fait à celle de la théosophie sur le même sujet, qui est exposée dans le *Développement de l'âme*, de Sinnett, la *Généalogie de l'Homme*, d'Annie Besant, etc. »

La remarque est parfaitement exacte et il n'est pas inutile de constater, comme M. Courmes me demande de le faire, cette analogie de l'enseignement des « esprits », avec les antiques théories théosophiques ressuscitées et rajeunies par l'éloquence et l'ardeur de Mme Annie Besant et des chercheurs distingués de son groupe.

Mais je n'avais, du point de vue où je me place, aucune raison de discuter ces théories, telles qu'elles se présentent dans les ouvrages d'Annie Besant ou de M. Sinett. Elles ne sont, en effet, exposées que je sache, dans ces ouvrages, que comme un ensemble d'idées, un système philosophique édifié par les efforts et les méditations des penseurs; elles ne nous sont pas offertes comme des révélations de l'au-delà, comme le fruit de l'expérience que les désincarnés acquièrent dans l'autre monde...

Et ceci indique la véritable portée de la démonstration que je vais tenter.

Si j'arrivais à démontrer que les théories de Mme Annie Besant, fort plausibles dans certaines de leurs parties, sont indubitablement contraires à la raison et à la réalité, je n'aurais réussi qu'à démontrer l'impuissance de l'intelligence humaine, même servie par le plus beau talent, à saisir la vérité tout entière. Je n'aurais réussi qu'à démontrer l'évidence.

Au contraire, si je parviens à prouver que ces théories, telles qu'elles se déduisent de l'enseignement des « esprits », sont en contradiction flagrante avec les faits vérifiés ou reposent sur des raisonnements faux, j'aurai prouvé que les « esprits » qui les ont dictées sont des entités auxquelles il est impossible de se fier et j'aurai, du même coup et une fois de plus, montré tout ce qu'il y a de vain et de chimérique dans le Spiritisme lui-même, doctrine fondée sur leurs prétendues révélations.

***

Ceci dit, entrons dans le vif de la discussion.

Le but des huit « désincarnés » célèbres qui ont dicté le livre de Ch. d'Orino s'affirme dès les premières pages, dès les premières lignes même. Voici comment débute l'ouvrage :

Et d'abord, d'où vient l'âme? Qu'est-elle? L'âme est une émanation qui vient directement de la Divinité, *non pas de cette divinité personnelle du Dieu des cathédrales, sorte d'Argus pourvu de milliers d'yeux, espèce d'hydre tentaculaire dont les bras multiples sèment la désolation...*

Un peu plus loin, l'éloge d'Allan Kardec, qui termine quelques considérations générales sur Dieu et l'Eternité, s'achève ainsi :

Il donnait le premier coup de pioche dans l'édifice dogmatique.

La même idée revient à chaque instant et l'on peut dire que c'est cette constante hostilité contre les dogmes — et spécialement contre les dogmes catholiques, ainsi que cela est manifeste dans les chapitres consacrés à la tache originelle, au purgatoire et à l'enfer — qui inspire tous les chapitres de l'ouvrage et qui en constitue l'unité.

Il suit de là que rien, dans l'enseignement des « esprits », n'aura un caractère dogmatique et n'exigera de nous un acte de foi aveugle.

De fait, les « esprits » nous avertissent que c'est surtout à notre raison qu'ils s'adressent. Ce n'est pas tant l'adhésion de notre sensibilité qu'ils sollicitent, que l'adhésion de notre intelligence. Ils ne nous demandent de croire que ce que nous pouvons comprendre.

Voyons comment ils tiennent leurs engagements.

En vérité, ils les tiennent d'une singulière façon.

Ils posent un premier postulat.

Dieu, disent-ils, n'est pas le créateur du monde. Sur quoi fondent-ils cette première affirmation? Ils ne le disent pas. Il faut l'accepter comme vraie.

Ils posent un second postulat. Dieu est le répartiteur des âmes, il est la grande âme collective, dont les âmes individuelles ne sont que des parcelles — parcelles qui ne se personnalisent que peu à peu, après d'innombrables migrations à travers les minéraux d'abord, les végétaux ensuite, les animaux

enfin. Sur quoi repose cette théorie de l'évolution progressive des âmes? Les esprits ne le disent pas non plus. Il faut l'accepter, elle aussi, comme évidente.

Voilà donc, déjà, les « esprits » en contradiction avec eux-mêmes. Ils prétendent faire la guerre aux dogmes, et la première chose qu'ils font, c'est de nous en imposer.

⁂

Je prévois l'objection. Ch. d'Orino dira :

« Vous faites une confusion. Un postulat n'est pas un dogme. Ce qui caractérise le dogme, c'est qu'il doit être, par définition, considéré comme une vérité ; ce qui caractérise le postulat, c'est qu'il est une vérité provisoire, qui sert de base à une démonstration, et que l'on n'admet comme définitive que si cette démonstration aboutit à des conclusions logiques, en conformité absolue avec les faits. La religion impose ses dogmes, qu'elle tient de la révélation, sans s'occuper de savoir si, dans leurs conséquences, ils sont en contradiction avec la réalité. Les « esprits » n'imposent point, au contraire, leurs postulats; ils ne les proposent que comme des hypothèses à vérifier. »

Il ne m'apparaît point que, dans la *Genèse de l'âme*, les postulats nous soient présentés comme des hypothèses plutôt que comme des vérités fondamentales. Admettons cependant la distinction. Il s'agit alors de rechercher dans quelle mesure ces hypothèses s'accordent avec la nature des choses.

Prenons l'âme à son origine. Elle n'est, d'après la doctrine des « esprits »,qu'une fraction détachée de l'âme universelle, de l'âme collective des éléments, incorporée dans un minéral. Quel minéral ?

Quand, plus tard, cette âme passera dans un végétal, puis dans un animal, on pourra concevoir son « incorporation ». Un végétal, un animal, c'est un être défini. On sait où il commence, on sait où il finit.

Mais un minéral !

Est-ce qu'un embryon d'âme individuelle sommeille dans cette roche que le carrier vient de mettre à jour, dans ce bloc de minerai que le mineur va extraire du filon? Oui, répondent les « esprits » (page 50), tant que la pioche du carrier n'aura pas sectionné la pierre, tant que le pic du mineur n'aura pas détaché le lingot.

Ce n'est donc pas dans un atome, c'est dans une agglomération d'atomes constituant un roc, un lingot, que l'âme réside d'abord, et elle s'en évade ensuite pour passer dans une autre agglomération d'atomes, quand le lingot se mue en pièces d'or ou quand le roc se divise en pavés.

Qui n'aperçoit le conventionnel d'une pareille conception ?

On comprendrait, à la rigueur, que chacun des atomes constitutifs d'un corps eût une âme; mais comment admettre, arbitrairement, que seuls aient droit à une âme les atomes agglomérés? A quel moment de leur agglomération cette âme est-elle venue habiter en eux?

Les « esprits » répondent :

« Il n'y a pas, à proprement parler, d'âme individuelle dans les minéraux ; il y a des multitudes d'âmes confondues, qui se détachent les unes des autres à mesure que les minéraux se désagrègent. La personnalité ne commence guère à naître que lorsque l'âme passe dans un végétal. »

Je demande en quoi cette doctrine de l'origine et de la formation de l'âme est plus démontrée que nos dogmes traditionnels.

⁂

Il serait trop long de suivre cette doctrine dans chacun de ses développements. Elle se heurte partout à des impossibilités ou à des invraisemblances. Admettons cependant comme parfaitement prouvée la migration de l'âme à travers les règnes minéral, végétal, animal et prenons cette âme au moment où elle est sur le point de s'incarner dans un homme.

« Son souci est immense et son hésitation considérable », disent les esprits. C'est donc qu'elle a conscience de ce qu'elle va faire. Or, à peine incarnée, elle ne se souvient plus de ses vies antérieures. Comment, dans ces conditions, progresserait-elle ? Pourtant elle progresse. Comprenne qui pourra.

Autre chose. Si, depuis que le monde est monde, les âmes progressent toutes, il devrait s'ensuivre que, dans son ensemble, la moralité de l'humanité augmente. Qui oserait soutenir que les hommes sont aujourd'hui plus vertueux qu'autrefois?

Autre chose encore. Chaque âme, affirment les « esprits », évolue dans un type qui lui a été imposé par sa première incarnation animale ; chaque homme rappelle, dans son ensemble, l'animal son ancêtre...

Grâce à ce signalement, on devrait pouvoir suivre assez facilement une âme dans ses différents avatars corporels, à travers les siècles... On devrait le pouvoir d'autant plus facilement que la progression, se faisant sans à-coup, on devrait constater des analogies saisissantes entre le personnage en qui telle âme est incarnée actuellement et celui où elle fut incarnée immédiatement avant. On devrait, par exemple, retrouver facilement les incarnations antérieures d'individualités, aussi affirmées, aussi caractéristiques qu'un Napoléon. par exemple. Si la théorie de la progression est vraie, un tel génie n'apparaît pas subitement. Or, comme il est à peu près unique dans l'Humanité, on devrait pouvoir, en remontant le cours des âges, le retrouver dans des personnages plus ou moins historiques et suivre ainsi les progrès de son évolution.

Qu'on ne dise pas : « Napoléon, ce fut Charlemagne, César, Annibal, Alexandre .. », car si entre ces hommes illustres, il y a des analogies extérieures, il y a bien plus encore de dissemblances intimes...

Au reste, l'explication ne vaudrait que si on prouvait, en même temps, que Napoléon est supérieur à Charlemagne, Charlemagne à César, César à Annibal et Annibal à Alexandre... »

Autre chose encore. Notre planète, dans l'ensemble des mondes, n'est qu'un grain de poussière. Or, la théorie des « esprits » lui assigne une place, en quelque sorte prépondérante. C'est, en effet, d'après leurs dires, dans cette planète que les âmes, détachées de l'âme de Dieu, se forment, s'individualisent, atteignent, après d'innombrables incarnations, un point de perfection idéale, qui leur donne accès sur les plans supérieurs...

Pourquoi est-ce sur la Terre, petite étoile de rien du tout, que cette genèse de l'âme s'accomplit, plutôt que dans toute autre planète? On ne le dit pas.

J'ignore s'il y a des hommes, des animaux, des plantes dans les autres mondes. Mais ce que je sais, c'est qu'il s'y trouve des minéraux. Or, pourquoi est-ce dans les minéraux terrestres, à l'exclusion des minéraux de la lune ou du soleil, que les parcelles de l'âme de Dieu, destinées à devenir les âmes des hommes, ont commencé leur évolution...

Mais on n'en finirait pas si on voulait exposer toutes les objections qui se lèvent à chaque page du livre de Ch. d'Orino.

Aussi bien, j'en ai dit assez pour montrer que les conséquences que les « esprits » tirent de leurs postulats n'offrent aucun caractère d'évidence et que, partant, leur doctrine de la genèse de l'âme n'a d'autre valeur que celle que les adeptes veulent bien lui accorder par un acte de foi.

Il s'ensuit que le Spiritisme, qui se présente, non pas comme une religion, mais comme une solution rationnelle et scientifique du problème de l'âme, comme la « synthèse souveraine », n'est, en dépit de ses prétentions, qu'une religion n'ayant d'autre base, elle aussi, que la révélation.

⁂

Eh bien! dogmes pour dogmes, j'aime mieux les dogmes devant lesquels se sont inclinés nos pères, depuis dix-neuf siècles!

A ces révélations spirites, signées de noms célèbres, mais en réalité venues on ne sait d'où, qui ne satisfont pas la raison, qui sont contredites par les faits et qui, si elles peuvent plaire aux imaginations, sont incapables d'exalter les cœurs, je préfère l'enseignement des Ecritures.

Même en dehors de toute pensée religieuse, les révélations de la Bible et de l'Evangile se présentent avec cette garantie de véracité, que tout ce qu'elles annonçaient s'est accompli de point en point. Et, fussent-elles contraires à la logique et à la réalité, ce qui n'est point, elles auraient encore, pour s'imposer à nous, d'avoir été contresignées sur le Calvaire et d'avoir suscité des martyrs.

Que reste-t-il donc du livre de Ch. d'Orino?

Non pas, comme on se hâterait trop de le croire après ces critiques, une œuvre négligeable et sans portée.

L'œuvre, au contraire, est pleine d'attraits. Je dirais presque qu'elle en a trop.

Mais elle est tout autre chose que ce qu'elle a l'illusion d'être. Elle croit être une doctrine, un système, une synthèse philosophique. Elle est un poème.

Une comparaison fera comprendre ma pensée. Si un pédant grincheux s'avisait de passer au crible de l'analyse scientifique toutes les fables de la mythologie antique, il n'obtiendrait qu'un résidu d'in-

vraisemblances et d'absurdités. Pourtant, comment nier la séduction de toutes ces inventions païennes, leur élévation morale parfois, leur grâce poétique toujours?

On peut en dire autant de la *Genèse de l'âme*.

Inconsistante, à mon avis, du point de vue de la science positive, elle est, du point de vue littéraire, tout à fait originale et neuve. C'est une suite de morceaux, à la fois descriptifs et lyriques, qui se juxtaposent harmonieusement en un délicieux ensemble, mais qui incitent plus au rêve qu'à la méditation. Là est le charme de l'œuvre, là est aussi son danger. C'est un chant de sirène, exquis et décevant. GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Le Roi de Siam et le Merveilleux.*

Chulalongkorn n'a fait que traverser Paris, donnant la passade à M. Fallières. Il se rendait en Angleterre, où Sa Majesté siamoise a été brillamment accueillie. Le roi a donné en son honneur une garden-party à laquelle ont pris part huit mille personnes, et tous les pick-pockets de Londres, ces derniers probablement sans invitations. L'Université de Cambridge lui a conféré un diplôme de docteur, honneur nouveau sans doute pour les princes de race thaïe.

En attendant que Chulalongkorn nous revienne, dans quelques jours, les Parisiens peuvent contempler au Salon de la Société Nationale, son portrait, par M. Carolus Duran (quel beau portrait! que d'or! que d'or!)

Le souverain asiatique n'est guère connu chez nous du grand public que par une topique anecdote. Tous les journaux l'ont racontée. Un Anglais, ayant obtenu le permission de visiter le palais royal à Bang-Kok, se permit de lorgner avec un peu d'insistance une des femmes du roi. Quand l'Anglais partit, un serviteur du palais l'accosta sous la voûte et lui remit un sac de soie dans lequel il trouva la tête de la femme qu'il venait d'admirer indiscrètement.

C'est que le protocole siamois est sévère pour les épouses royales. L'une des plus populaires légendes du pays rapporte le châtiment d'une reine infidèle. M. Pavie n'a pas manqué de la résumer dans ses Contes du Cambodge, du Laos et du Siam, si intéressants. Elle a tout l'attrait d'un de ces Contes des Mille et une Nuits traduits avec tant de pittoresque et d'éclat par le docteur Mardrus. Le krouth ou garouda, l'oiseau céleste, sorte de phénix qui serait magicien, y joue un grand rôle.

Recommençant une existence, Proputisat naquit d'une princesse krouth (fée) et devint un roi puissant. Il avait un palais magnifique et des jardins superbes; mais son grand plaisir était de se transformer à son gré (usant du privilège qu'il tenait de sa mère), et de paraître tantôt sous l'humble forme d'un paysan, tantôt avec le terrible visage d'un génie. Aucun krouth ne l'égalait dans l'art des métamorphoses.

Sous la forme d'un oiseau, il était un jour descendu dans les jardins du roi Promatat. Il prit alors le corps d'un homme et se promena près du Palais. Le roi le rencontra et l'invita à jouer aux échecs. Promatat était le meilleur joueur d'échecs de son royaume et sans doute du monde. Mais, à sa grande surprise, il rencontra en Proputisat un adversaire digne de lui. Il le pria donc de revenir chaque semaine faire sa partie.

Un jour, en jouant, Proputisat aperçut Néang-Kakey, l'épouse favorite de son ami.

— Comment un être aussi ravissant peut-il se trouver sur terre? pensa-t-il. Il n'en est pas de pareil aux cieux.

Et le voilà fort épris. Néang-Kakey, de son côté, écartant son voile, lui envoya le plus doux sourire.

Ayant joué jusqu'au soir, il se rendit au figuier où d'ordinaire il reprenait sa forme d'oiseau et s'envolait. Il reprit bien sa forme d'oiseau, mais ne s'envola pas. Quelques instants après parut Néang-Kakey qui se promenait, songeuse.

Le krouth alors soulève une tempête; à la faveur du désordre des éléments, il enlève Kakey et l'emporte dans l'air, au-dessus des montagnes, des sept mers et des plaines immenses. Arrivé dans son royaume, il lui montre ses palais, ses jardins aux eaux jaillissantes.

— Oublie tout et sois heureuse, lui dit-il.

Cependant le roi Promatat, l'orage apaisé, fit chercher son épouse favorite qu'on ne trouva nulle part. Ses compagnes, qui l'aimaient malgré sa beauté, à cause de son caractère joyeux et doux, vinrent tout en pleurs auprès du Roi.

— Hélas! dirent-elles, Néang-Kakey a disparu.

— Peut-être, se dit le Roi, est-ce mon bon ami le joueur d'échecs qui l'a enlevée.

Et il fit venir un savant yack (on sait ce que sont ces personnages de la mythologie bouddhique), nommé Kotoum.

— Ton ami est un krouth, lui dit le yack; et nul doute qu'il ait enlevé ta femme. Attends son retour, je le suivrai et saurai tout.

Proputisat revient, en effet, le septième jour, pour détourner les soupçons. Le roi feignit de l'accueillir

avec l'empressement habituel et ne souffla mot de Neang-Kakey. Mais quand Propulisat, sous le figuier, reprit son corps d'oiseau, le yack transformé en puceron, bondit sur son aile et l'accompagna dans l'espace.

A peine de retour, et, après avoir salué tendrement sa compagne, le bon krouth alla cueillir des fruits pour elle dans la forêt voisine.

Le yack Kotoun prend alors la forme d'un beau jeune homme et salue respectueusement Kakey, à laquelle il fait un compliment des mieux tournés. La pauvre petite femme, qui s'ennuyait un peu, lui fit le meilleur accueil. Et désormais, chaque jour, pendant que le Krouth allait dans la forêt, le yack accourait près de Néang-Kakey...

La semaine finie le krouth Propulisat ramène, sans le savoir, le yack au pays de Promatat.

Quand le roi l'aperçoit, il fait préparer les échecs. Déjà ils jouent. Kotoun entre, prend une guitare, s'assied et chante :

« Le palais du krouth est vraiment un séjour enchanteur ; et Kakey est une femme délicieuse, une houria ; son corps exhale un plus doux parfum que les fleurs. J'ai passé sept jours auprès d'elle, vivant de son amour et suis encore énivré de son parfum ».

Tandis qu'il chante, le cœur du krouth s'emplit de honte et de colère. Il se lève, renversant son siège ; d'un vol furieux, il regagne sa demeure et dit à Kakey :

— Ton cœur est abominable ; je te ramène chez ton maître !

Sourd à ses prières et à ses cris, insensible à ses larmes, il repart, la dépose à la porte du palais de Promatat et disparaît pour toujours.

Le roi ordonne qu'on l'expose et qu'on l'abandonne en mer, au gré des flots, sur un radeau.

Kakey ne veut pas mourir, elle pleure, gémit, supplie, se traîne aux pieds du maître, implore sa pitié.

Mais lui reproche aux gardes leur lenteur ; il commande qu'ils l'attachent et qu'ils l'entraînent aussitôt. Les gardes alors la lient et la conduisent au rivage ; ils l'aident à monter sur le radeau qu'ils lancent dans le courant. Gémissant sur son sort, Kakey est emportée au large. Lorsqu'au milieu des flots elle aperçoit les monstres de l'abîme, elle est saisie d'épouvante et s'évanouit : le radeau chavire, elle est engloutie.

Ainsi fut punie l'épouse légère. Ainsi la brutalité virile, représentée par deux magiciens et un roi, s'énorgueillit d'anéantir un petit être fragile. — Mais Chulalongkorn, s'il a conservé cette âme barbare ne la manifeste que *at home*. En voyage, il est même, paraît-il, plutôt galant.

GEORGE MALET.

LES ÉVÉNEMENTS DU MIDI

Une prédiction de Nébo réalisée

Toute la presse, cette quinzaine, a signalé l'extraordinaire précision avec laquelle notre mystérieux collaborateur Nébo avait, dès 1903, annoncé, pour le 21 juin 1907, *les terribles événements auxquels le Midi vient d'assister.*

Nos lecteurs trouveront peut-être intéressant que nous remettions sous leurs yeux l'article qui contenait cette prédiction et qui a paru dans le numéro de l'Echo du Merveilleux *du* 15 Mars 1903. *Nous reproduisons ci-dessous cet article qui ne faisait, d'ailleurs, que confirmer et préciser toute une série d'études parue au cours de l'année 1902.*

On sait que Nebo avait annoncé de même, très longtemps à l'avance, la date exacte à laquelle devait être signé le traité de paix russo-japonais.

Nous nous permettrons de faire remarquer à nos lecteurs que les prévisions de Nebo ne sont pas celles d'un intuitif, d'un voyant, d'un mystique : elles sont uniquement déduites des données de l'histoire et de l'astronomie, et leur caractère est uniquement scientifique. C'est la première fois peut-être qu'un grand fait de l'avenir a été ainsi annoncé à date fixe au moyen d'une méthode purement positive et expérimentale.

A ce titre, la prédiction de Nebo qui a intéressé la presse comme une coïncidence curieuse par sa précision, mériterait, à notre sens, d'attirer l'attention des corps savants.

L'AVENIR DE LA FRANCE

Nostradamus et les cycles astraux

J'ai promis, il y a quelque temps, de donner, lorsque j'en aurais le loisir, une réponse à M. Augé relativement à la date qui correspond au quatrain de Nostradamus. J'ai établi, dans un précédent article (1), qu'il y avait, en réalité, trois solutions et par suite trois dates possibles : l'une qui correspond à la présence de Saturne dans le signe des Poissons, une autre à sa présence dans le Cancer, et une troisième à son séjour dans le Scorpion.

M. Albert Jounet a montré, depuis, que la première de ces solutions s'applique aux années 1906 et 1907. Je voudrais aujourd'hui compléter ces indications et essayer d'apporter une détermination complète qui s'applique aux divers cas.

Comme M. Jounet l'a sensiblement indiqué, la première solution est la suivante : Saturne entrera dans le signe des Poissons au mois d'août 1905 ; il y

(1) Voir l'*Echo du Merveilleux* du 1er novembre 1902.

restera en 1906 et en 1907 ; il en sortira en 1908 vers le mois de juillet.

Le Soleil se trouve chaque année dans le signe des Poissons du 20 février au 20 mars ; il pourra donc y être en conjonction avec Saturne en 1906, 1907 ou 1908.

La deuxième solution est relative au signe du Cancer. Saturne y pénétrera en janvier 1915 ; il y séjournera en 1916 et en 1917 jusque vers le mois d'octobre.

Le Soleil occupe le signe du Cancer du 20 juin au 20 juillet ; il pourra donc y être en conjonction avec Saturne en 1915, 1916 ou 1917.

La troisième solution est relative au signe du Scorpion. Saturne y arrivera en 1924, vers le mois de mai ; il s'y maintiendra en 1925 et en 1926 pour en sortir en 1927, vers le mois de mars.

Le Soleil parcourt le Scorpion du 20 octobre au 20 novembre ; il pourra donc y être en conjonction avec Saturne en 1924, 1925 ou 1926.

Telle est la solution générale des trois cas qui correspondent au quatrain de Nostradamus. La comparaison de ces résultats avec ceux que fournit l'étude des cycles astraux est extrêmement intéressante.

On se rappelle peut-être que j'ai indiqué précédemment, en me basant sur la considération des périodes astrales, trois dates possibles pour la restauration de la monarchie française.

L'une, 1907, correspondrait à un cycle de 1007 ans et au rétablissement de la monarchie carlovingienne en la personne de Charles-le-Simple.

Une seconde, 1910, serait relative au cycle de 58 ans et à l'avènement de l'empereur Napoléon III.

Enfin la troisième, de 1914 à 1918, proviendrait du cycle de 114 à 118 ans et devrait amener la reproduction astrale de Napoléon Ier.

L'analogie de ces résultats avec ceux de Nostradamus saute aux yeux : deux des solutions du quatrain coïncident de la manière la plus parfaite avec deux des solutions astrales :

Première solution de Nost... 1906 à 1908, moyenne 1907
Solution astrale.................................. 1907

la date calculée par les cycles astraux répond exactement à la moyenne des solutions du quatrain.

Deuxième solution de Nost... 1915 à 1917, moyenne 1916
Solution astrale........... 1914 à 1918 — 1916

La date moyenne calculée par les cycles astraux coïncide rigoureusement avec celle du quatrain.

Comme on peut s'en rendre compte, il y a plus qu'une analogie, il y a une identité tout à fait remarquable entre les dates obtenues par ces deux modes de prévision.

Nous n'avons aucune donnée précise sur la méthode qui permettait à Nostradamus de dresser ses prédictions ; il paraît avoir employé un mélange de révélations d'origine céleste, spiritique ou somnambulique, et de calculs astrologiques. C'est du moins ce qui a l'air de ressortir en plusieurs endroits du texte de ses publications. Ainsi quand il s'exprime de la manière suivante au début de ses centuries :

> Etant asis de nuit, secrète étude,
> Seul reposé sur la selle d'airain...
>
> . . . .
>
> Un peur et voix frémissent par les manches :
> Splendeur divine. Le divin près s'assied.

Cela représente bien une communication avec un esprit, quelle qu'en soit d'ailleurs la nature. D'autre part, dans la lettre-préface dédiée à son fils, il dit en divers passages :

... « Ce que la divine essence par astronomiques révolutions m'a donné connaissance.

... « Nous inspirant non de bacchante fureur, ni par lympathique mouvement, mais par astronomiques révolutions.

... « L'astronomie judicielle, par laquelle et moyennant inspiration et révélation divine par continuelles supputations, nous avons nos prophéties rédigées par écrit. »

Il semble bien y avoir à la fois révélation d'origine inconnue et calcul astral, mais il est manifeste que tout cela ne donne qu'une idée des plus vagues sur les procédés qu'il employait.

Ce qui est certain, car il le dit lui-même positivement dans sa lettre-préface, c'est qu'il a volontairement embrouillé et obscurci toutes ses prédictions, jusqu'à les rendre à peu près incompréhensibles, par crainte des poursuites et des persécutions.

Quoi qu'il en soit, ce qui nous intéresse ici, c'est qu'il est impossible de ne pas être frappé de la concordance extraordinaire qu'il y a, dans ce cas particulier, entre ses prévisions et celles déduites des cycles astraux.

II

Les solutions générales indiquant plusieurs dates possibles pour l'époque de la restauration, j'ai cherché s'il n'y aurait pas moyen de faire une étude un peu plus précise de cette question et de déterminer quelle est, parmi les dates précédentes, celle qui est la plus probable. Ce sont les résultats de cette étude que je voudrais présenter actuellement.

Je dirai de suite qu'ils sont loin d'être tels qu'on aurait pu les désirer. Ils paraissent malheureusement assez nets, mais en accentuant le côté néfaste des

années qui vont venir, et surtout celui de l'année 1907; ils y font dominer d'une manière presque certaine l'élément révolutionnaire et plébéien. Ils tendent à reculer jusqu'en 1916 la date où la France sera enfin débarrassée des bandits qui la gouvernent.

Je rappellerai d'abord quelques-uns des résultats auxquels conduit l'étude des périodes astrales.

Vers 1907, les trois cycles de 37 ans, de 58 ans et de 117 ans doivent ramener un mouvement révolutionnaire en faveur de la plèbe.

Par rapport à la société bourgeoise qui domine actuellement dans le pays, ces trois cycles doivent donc tendre à produire une révolution dans le sens socialiste, communiste ou anarchique.

Au contraire, le cycle de 1007 ans tend à ramener vers 1907 la restauration de la monarchie.

Les deux tendances sont donc diamétralement opposées. Il s'agit d'arriver à déterminer laquelle des deux l'emportera.

On peut rappeler également que de nombreuses prophéties annoncent un mouvement révolutionnaire violent, des pillages, des incendies, des massacres, la domination temporaire des malfaiteurs sociaux, et finalement l'arrivée d'un roi, grand guerrier, qui anéantira les fauteurs de désordre et rétablira la religion, l'ordre et la monarchie.

Il y a, comme on voit, concordance complète d'une façon générale entre les prophéties et les prévisions astrales. Il s'agit d'arriver à préciser la date de ces événements.

Lors de la première étude que j'ai publiée dans l'*Echo du Merveilleux* en 1902, j'avais conclu que la période révolutionnaire et plébéienne se développerait en 1905 et 1906, et que 1907 verrait la fin des cataclysmes, l'arrivée du roi et la destruction des méchants.

Pour essayer d'atteindre une précision plus grande, je ne me suis plus borné à des considérations générales ; au contraire, j'ai cherché à étudier en détail chacune des reproductions astrales. Je dois reconnaître qu'il est nécessaire de modifier les précédentes conclusions, en reculant la date de la restauration.

Les dispositions célestes paraissent devoir être tellement malfaisantes qu'il est impossible de continuer à se faire illusion : on est obligé de conclure que l'année 1907 verra le triomphe de la populace et la reproduction des pires journées de la première révolution.

J'ajouterai que cette année, qui semble marquée pour être l'une des plus fatales dans l'histoire de tous les temps, reproduit encore un autre aspect sinistre, celui de 1572, l'année de la Saint-Barthélemy.

Nous allons essayer d'établir ces résultats par quelques exemples ; pour cela nous ne considérerons que les grosses planètes, et pour deux raisons : d'abord parce que ce sont les seules dont on puisse calculer la position pour une date éloignée avec une exactitude suffisante ; ensuite parce que ce sont elles qui, grâce à leur mouvement lent, déterminent la marche générale des événements; les petites planètes, à marche rapide, venant seulement modifier le thème en y faisant naître les particularités caractéristiques de chaque époque.

Occupons-nous d'abord des deux planètes principales, Jupiter et Saturne. Le 5 mai 1789, au moment de l'ouverture des Etats généraux, Saturne était dans le signe des Poissons et Jupiter dans le signe du Cancer. Cette double position est essentielle à signaler, car elle s'est reproduite telle quelle le 24 février 1848.

D'ailleurs Saturne dans le signe des Poissons annonce presque toujours un évènement important.

On peut dire, étant donnée la prépondérance des deux planètes en question, que ce sont elles qui ont, pour la plus grande part, déterminé l'éclosion de la seconde République ; éclosion à laquelle personne ne s'attendait, pas plus ses partisans que ses adversaires ; éclosion qui a stupéfié tout le monde, car le gouvernement de Louis-Philippe est tombé par terre, comme un château de cartes, sans qu'on ait su ni pourquoi ni comment.

La réalité, c'est que l'influence astrale qui, réalisant en 1848 la reproduction des aspects de 1789, a déterminé cette chute, et que c'est spécialement l'action des deux astres ci-dessus qui a joué le rôle de cause déterminante. On peut donc considérer la présence de Saturne dans les Poissons avec Jupiter dans le Cancer comme caractéristique de la tendance aux révolutions plébéiennes.

Or, ce même aspect se reproduira exactement dans des conditions semblables et dans les mêmes signes en 1907. On est donc logiquement conduit à admettre qu'il tendra à ramener à cette date la production d'une effervescence populaire analogue à celles de 1789 et de 1848.

Examinons maintenant le cas des deux autres grosses planètes, c'est-à-dire de Neptune et d'Uranus.

Pendant tout le laps de temps compris entre 1562 et 1573, soit pendant toute la période des guerres de religion, Uranus et Neptune sont restés en opposition, d'abord dans le Sagittaire et les Gémeaux, finalement dans le Capricorne et le Cancer.

Or, cette opposition se reproduit actuellement telle quelle et dans les mêmes signes : elle a commencé en 1902 et durera jusque vers 1912.

L'année 1902 correspond à l'année 1562 et au commencement des guerres de religion ; Neptune dans les Gémeaux est en opposition d'Uranus dans le Sagittaire.

L'année 1907 correspond, comme aspects astraux, à l'année 1572, l'année de la Saint-Barthélemy ; Neptune est dans le Cancer en opposition d'Uranus dans le Capricorne.

Pour faire ressortir l'intérêt de cette situation, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur sa signification et sur celle des deux planètes Uranus et Neptune.

Lorsqu'on étudie la liaison de ces astres avec les phénomènes historiques, on est conduit à considérer Neptune comme représentant le peuple, la plèbe, les intérêts et les passions de la masse bête et ignorante qui forme le fonds de la nation. Toutes les fois que les événements ont fait dominer la masse populaire, on trouve Neptune en aspect bénéfique ; dans les cas opposés, on le trouve en situation fâcheuse.

Au contraire, Uranus paraît représenter la classe moyenne d'un pays, c'est-à-dire la fraction intelligente, instruite, sage, ordonnée, qui comprend ce que l'on désigne habituellement sous le nom de bourgeoisie joint à la petite noblesse, et qui constitue le terrain d'où la nature tire le plus grand nombre de ses hommes de valeur.

Uranus, en même temps, et ces deux notions concordent souvent ensemble, paraît personnifier la classe des gens sincèrement et intelligemment religieux ; cela sans distinction de culte.

L'opposition de Neptune et d'Uranus caractérise donc à la fois la lutte entre le peuple et la bourgeoisie, et la lutte religieuse. Souvent ces deux luttes sont entremêlées ; mais suivant l'époque et l'état des populations, c'est tantôt la lutte religieuse qui prend le plus d'importance, et tantôt la lutte sociale.

L'opposition d'Uranus et de Neptune, de 1562 à 1572, représente la traduction astrale de la lutte religieuse entre les protestants et les catholiques.

Actuellement cette opposition caractérise la lutte sociale et religieuse à laquelle nous assistons. Neptune y personnifie la populace ignorante, athée et malfaisante ; Uranus, la bourgeoisie intelligente, instruite, bonne et religieuse.

Si l'on étudie la situation de Neptune au moment des phases principales des révolutions françaises, on le trouve fortement avantagé par des aspects bénéfiques. Ainsi, pour ne citer que les conjonctions, on constate qu'il y a conjonction :

Le 5 octobre	1789	entre	Neptune et le Soleil
» 20 juin	1792	»	Neptune et Jupiter
» 10 août	1792	»	Neptune et Jupiter
Le 22 septembre	1792	entre	Neptune et Jupiter
» 31 octobre	1793	»	Neptune et le Soleil
» 24 février	1848	»	Neptune et le Soleil

Au contraire, le 9 thermidor 1794, au moment de la chute de Robespierre et de la réaction thermidorienne, Neptune est en conjonction avec Mars, la planète malfaisante, et en quadrature du Soleil, donc doublement maléficié.

Or, les conjonctions indiquées ci-dessus, en particulier celles de 1792 entre Jupiter, Neptune et le Soleil, se reproduiront en 1907 et doivent tendre à ramener des résultats analogues. Cette année présentera donc la réunion de plusieurs aspects caractéristiques, éminemment funestes, tels qu'ils se sont montrés :

En 1572 pour l'opposition de Neptune et d'Uranus
» 1789 pour la présence de Saturne dans les Poissons avec Jupiter dans le Cancer
» 1848 pour la présence de Saturne dans les Poissons avec Jupiter dans le Cancer
» 1792 pour la conjonction de Neptune, de Jupiter et du Soleil
» 1848 pour la conjonction de Neptune et du Soleil.

Il est impossible de se soustraire à la conclusion que l'année 1907 sera une année profondément néfaste, où les fureurs et les passions d'une populace déchaînée pourront se déployer en toute liberté et y arriver à la toute-puissance.

En particulier, pour fixer une date spéciale, le 21 juin 1907 paraît devoir réunir les plus malfaisants de tous les aspects. On y constate la conjonction de Neptune à la fois avec Jupiter et le Soleil, c'est-à-dire avec les deux astres les plus bénéfiques, qui apporteront à la plèbe un succès à peu près certain.

Uranus, en opposition avec la conjonction précédente et en conjonction lui-même avec Mars, la planète fatale, est aussi fortement maléficié que possible : les bourgeois paieront la casse.

De plus Saturne est en quadrature tant de la triple conjonction de Jupiter, de Neptune et du Soleil, que de la conjonction d'Uranus avec Mars, dont il surcharge encore la mauvaise signification.

Avec de semblables aspects on peut s'attendre, pour cette date, à toutes les calamités possibles ; indépendamment de tous les vols, pillages, massacres, incendies, et de toutes les atrocités renouvelées de 93, cette époque correspondra vraisemblement à l'établissement d'un système social basé sur l'égalité stricte et sur le communisme, où la valeur individuelle sera comptée pour zéro, où toutes les personnes ayant quelque bien ou quelques économies seront dépouillées au profit de la plèbe qui essaiera d'installer un régime rigoureusement niveleur, c'est-à-dire le plus antiscientifique et le plus contraire au progrès de tous les régimes.

D'ailleurs, il n'y a pas même à protester en pensée; la France mérite tous les châtiments, si terribles qu'ils puissent être. Quand une nation s'abandonne pendant des années à la sottise, à l'indolence et à la lâcheté, quand elle livre la direction de ses destinées aux pires ennemis de toutes les notions saines qui sont la force et l'honneur d'un pays, elle ne doit pas s'étonner d'être punie en proportion de ses défaillances.

Ça apprendra aux riches insouciants à ne s'occuper que de choses frivoles, aux catholiques à s'engourdir dans une torpeur apathique, et aux bourgeois à faire risette à la canaille.

III

On peut se rendre compte, à l'aide des considérations précédentes, qu'il est nécessaire de reculer la date qui marquera la fin des temps démagogiques; l'année 1908 paraît devoir être presqu'aussi mauvaise que celle antérieure. Les suivantes seront peut-être un peu meilleures, mais il faut arriver à l'année 1914 pour trouver des aspects réellement favorables.

A cette époque on entre dans la deuxième période de Nostradamus et des cycles astraux, et, là, les dispositions deviennent plus souriantes.

En effet, vers cette date, Uranus a cessé d'être en opposition avec Neptune, ce qui indique un apaisement dans les luttes sociales et religieuses. Jupiter arrive en conjonction d'Uranus qu'il bénéficie à son tour.

Au mois de janvier 1914, en particulier, Uranus est en conjonction à la fois avec Jupiter et le Soleil; il est donc fortement avantagé. Cette triple conjonction est de plus en trigone de Saturne et de Mars, ce qui l'améliore encore.

Il y a donc lieu d'espérer que c'est vers cette époque que commencera le rétablissement de l'ordre; on peut penser qu'elle correspondra à l'arrivée de celui qui doit rétablir en France le règne du bien et effectuer la destruction des méchants. Cette date répond, en effet, après une période de 114 ans, au Dix-huit brumaire et à la création du Consulat.

De plus, en 1915, Jupiter sera dans le signe des Poissons tandis que Saturne sera dans le Cancer; c'est justement la disposition inverse de celle qu'ils occupaient en 1789, en 1848 et qu'ils auront en 1907. Il y a donc lieu d'espérer que l'influence elle-même sera inverse et déterminera la fin de la domination plébéienne. Il est à remarquer, d'ailleurs, à l'appui de cette manière de voir, que le 18 brumaire 1799, au moment du Coup d'Etat, Saturne était précisément dans le Cancer.

Enfin, en 1917, Neptune, en conjonction avec Saturne et Mars, sera fortement maléficié; il est probable que cette année verra l'anéantissement définitif de la puissance démagogique.

Tous ces aspects sont d'accord pour indiquer un retour de la France vers la sagesse, l'ordre et la prospérité. On est donc amené à conclure que c'est pendant cette seconde période de Nostradamus et des cycles astraux que se produira le rétablissement de la monarchie.

Le roi prédit, qui sera bien plutôt un *Cesar imperator*, un empereur guerrier, réalisera la reproduction astrale de Napoléon Ier; il commencera à manifester sa présence en 1914 et sera définitivement couronné en 1916 ou 1917.

Il serait possible d'ailleurs qu'il y ait, avant cette date, une première tentative de restauration qui réussirait mal ou qui avorterait, et qui, elle, pourrait se produire vers 1907. On sait, en effet, que plusieurs prophéties, et même les prédictions de Mlle Couesdon, indiquent, mais d'une manière vague, sans être d'accord entre elles et sans pouvoir en préciser les conditions, l'arrivée d'un roi précurseur dont le pouvoir ne durerait pas.

Ensuite viendrait à la date indiquée, c'est-à-dire vers 1914, le grand roi guerrier qui, de sa main puissante, rétablirait l'ordre et ferait rentrer sous terre la bande de malfaiteurs socialistes.

NÉBO.

CEUX QUI CROIENT AU MERVEILLEUX

Chez M. Paul Bourget

Si un reporter chargé de faire une enquête auprès des grands écrivains contemporains négligeait d'interroger M. Paul Bourget, il devrait mettre à son actif un « ratage » de plus et une irrévérence nouvelle, car il serait, n'en doutez pas, un professionnel du premier aussi bien que de la seconde.

Il ferait un « ratage » parce que M. Paul Bourget occupe, dans la république des Lettres, une place que nul, même parmi ceux-là qui combattent les doctrines qu'il défend, ne songe à lui contester. Il se rendrait coupable d'irrévérence parce que l'auteur du *Disciple*, de l'*Etape*, d'*Un divorce*, et de cet *Emigré* qui, à peine édité, est déjà dans toutes les bibliothèques, n'est pas seulement un romancier de la bonne école — de l'ancienne — mais aussi un reporter, un maître reporter, dont le voyage en Amérique fut fécond en notations pittoresques et en dissertations instructives.

Désigné pour exciter la curiosité des journalistes en général, M. Paul Bourget l'était plus particulière-

ment encore pour exciter la mienne, car un psychologue aussi profond, un observateur aussi sagace que l'auteur de l'*Emigré* est incontestablement un de nos écrivains les plus qualifiés pour donner son avis sur le « Merveilleux ».

Quand je me présentai chez lui, M. Paul Bourget était. malgré l'heure matinale, installé à sa table de travail.

— Si je crois au « Merveilleux » ? dit-il. Voilà une question à laquelle il est bien difficile de répondre par un oui ou par un non.

« Je crois à l'insaisissable, c'est-à-dire à un domaine impossible à atteindre avec le secours de la science, et qui, cependant, est *réel*. Par cela même qu'il est insaisissable et réel, ce domaine est susceptible d'une action qui peut dépasser, d'une manière stupéfiante pour l'intelligence, toutes les prévisions de cette intelligence. Voilà mon opinion. Est-ce là croire au « Merveilleux » ?

— Absolument !

— Alors, j'y crois... mais je dois ajouter que je ne l'ai jamais rencontré !

— Comment ! Mais l'*Echo* rappelait dernièrement que lors de la mort de Léon Chapron...

— Oui, c'est vrai, je l'avais oublié !... L'évocation de ce souvenir m'est infiniment pénible... »

De fait, les traits de mon éminent interlocuteur se sont assombris, sa voix est légèrement tremblante.

— Comme vous l'avez raconté, reprend-il, je vis en songe l'agonie et la mort de Léon Chapron, et j'ignorais absolument qu'il fût malade. Maupassant, à qui je fis part de mon rêve, voulut en voir la cause dans ce fait que la dernière lettre que j'avais reçue de Chapron était d'une écriture tremblée.

« Cette explication est évidemment admissible... Il est possible, en effet, qu'il y ait eu dans l'écriture de cette lettre quelque chose d'altéré ; mais, à coup sûr, je ne m'en étais pas aperçu et l'ayant ensuite comparée avec celle de plusieurs autres lettres de Chapron, je n'ai pu parvenir à saisir entre elles la moindre différence.

« Il est donc tout aussi admissible qu'il y ait eu, entre mon camarade mourant et moi, une de ces communications que les médecins désignent sous le nom de phénomènes télépathiques et sur la nature desquelles toutes les hypothèses sont acceptables.

« Quoi qu'il en soit, je ne vous cache pas que le souvenir de ce rêve me hanta longtemps et qu'aujourd'hui encore, malgré les années écoulées, sa seule évocation suffit à me troubler... »



M. PAUL BOURGET (Phot. Dornac.)

M. Paul Bourget se recueille un instant, puis :

— Cela est évidemment troublant, reprend-il, mais, lors de mon passage à Boston, j'eus l'occasion de constater la réalité d'un phénomène plus singulier encore : il s'agit d'un cas vraiment inouï de clairvoyance, chez la célèbre Mme Piper, que je visitai plusieurs fois.

« Au cours d'une des séances à laquelle j'assistai, quand les volets furent fermés et que le salon ne fut plus qu'à demi éclairé par une bougie placée sous la table, Mme Piper défit ses cheveux, mit son buste à l'aise dans une camisole et prit les mains d'une des personnes présentes. Quelques minutes de silence et d'attente, puis elle commença à gémir, à gémir, à tordre ses doigts qui échappaient à l'étreinte et s'égaraient dans ses cheveux. Des soupirs, de grands, de profonds soupirs semblant partir du plus intime de son être, une flexion de plus en plus marquée de sa tête qui tomba, des contorsions de tout son torse comme si elle se fût débattue contre un envahissement, puis une rémission. Elle dormait. Ses mains ouvertes s'étendirent pour palper le visage, les épaules, les bras de la personne en face d'elle, et elle commença de parler d'une voix étranglée, avec un accent irlandais. Son « moi » véritable avait disparu pour céder la place à un autre. Elle cessait d'être la Mrs Piper,

établie près de Boston, dans la campagne, pour devenir un certain docteur français, mort à Lyon.

« Mon tour vint. Mrs Piper me tenait les mains et touchait en même temps une petite pendule de voyage que j'avais apportée et qui m'a été léguée par quelqu'un qu'elle ne pouvait avoir connu, un peintre qui se tua dans des circonstances particulièrement tristes de folie momentanée. Comment arriva-t-elle à me dire et cette profession de l'ancien propriétaire de la pendule, et sa folie, et le jour même de son suicide ? Y avait-il une communication entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé dans cette mystérieuse personnalité du docteur lyonnais ? Mes mains, qu'elle tenait entre les siennes, lui révélaient-elles, par des frémissements perceptibles à l'hypéracuité de ses nerfs, une impression sous chacun de ses mots, et avait-elle conservé dans son sommeil un pouvoir de se laisser guider par ces petits jalons ? Ou bien, car il faut toujours réserver une place au scepticisme, était-elle une comédienne incomparable et qui devinait mes pensées au ton seul de mes questions et de mes réponses ?... Mais non. Elle était sincère. Les physiologistes qui l'ont observée dans ses crises ont trop souvent reconnu le magnétique caractère de son sommeil à des indices mécaniques et qui ne trompent pas. Ce que je peux conclure des détails réellement extraordinaires qu'elle me donna, à moi, un étranger de passage, sur un disparu et dont je n'avais parlé à personne dans son entourage, c'est que l'esprit possède des procédés de connaître insoupçonnés de notre analyse.

« Il me semble impossible de ne pas admettre que certains phénomènes de divination demeurent inexplicables au point de vue purement naturel.

« Et que penser de phénomènes du genre de ceux-ci. Jugez-en :

« A quinze ans, Alfred rencontre au collège un garçon de son âge, nommé Lucien. Dès le premier contact, Alfred éprouve à l'égard de son camarade une impression mêlée de sympathie et d'antipathie, d'attrait spontané et d'aversion. L'attrait finit par l'emporter. Alfred et Lucien se lient d'amitié.

« Un jour, à la suite d'un scandale, les élèves décident d'envoyer une lettre aux journaux. Lucien, promoteur du mouvement, la rédige et prie Alfred, qui possède une belle écriture, de la recopier. Le document est saisi par un surveillant, l'écriture d'Alfred reconnue et le pauvre garçon chassé du collège sans que Lucien revendique sa part de responsabilité.

— Pressentiment singulier !

— Ou curieuse coïncidence.

— Maintenant, poursuit M. Paul Bourget, Alfred est bachelier. Il va passer son second examen de droit et a complètement oublié Lucien, quand il rencontre chez son répétiteur un étudiant qui ressemble étonnamment à son ancien camarade. Il ressent à la vue de ce jeune homme le même malaise, fait d'attrait et d'aversion, déjà éprouvé en face de Lucien. Mais l'étudiant est spirituel, séduisant... Devenu bientôt son meilleur ami, Alfred consent à recevoir, chez lui et à son nom, des lettres que son camarade ne peut se faire adresser chez ses parents.

« Or, c'est une femme qui écrit ces lettres — une femme mariée ! Le mari découvre l'intrigue, accourt chez Alfred, le provoque en duel, le blesse grièvement. Pendant ce temps, l'ami d'Alfred passe la frontière... avec la femme !

« Plusieurs années plus tard, le malheureux étudiant rencontre un troisième personnage appartenant au même type que les deux autres. Il ne tient aucun compte du pressentiment qui, cette fois encore, lui commande de se tenir sur ses gardes. Imprudemment, il introduit l'individu dans une maison qu'il fréquente et où il aime une jeune fille, Cette dernière l'éconduit bientôt pour devenir la femme de l'autre.

— Mais, mon cher maître...

— Ecoutez la suite.

Enfin, un soir, en Afrique, où il est allé chercher l'oubli, Alfred aperçoit, à table d'hôte, un Anglais...

— Nommé Marsball.

—... de même physique que les trois précédents. Cette fois, il tient compte de l'avertissement, quitte l'hôtellerie et, en compagnie de l'ami qui l'accompagne, gagne le désert. Eh bien, deux jours plus tard, les deux amis rencontrent celui qu'ils fuient et qui les invite à dîner. Au dernier moment, Alfred, qui n'a accepté l'invitation qu'en se faisant violence, est envahi d'une peur atroce. Prétextant une indisposition, il reste dans sa tente et son ami se rend tout seul chez leur voisin. Or, pendant le dîner, les Bédouins ouvrent le feu sur le campement du voyageur anglais dont ils ont à se plaindre. Rempli d'inquiétude, Alfred ne fait qu'un bond jusqu'à la tente où dîne son ami. Quand il y arrive, les Bédouins, vigoureusement chargés, ont levé le siège, et, tandis qu'on rassure le nouveau venu, un domestique cherche sur les parois la trace d'un projectile qui, sans atteindre personne, a traversé la tente. Il découvre bientôt le minuscule orifice et le montre aux voyageurs. Alfred alors, sans dire un mot, s'assied sur le pliant préparé pour lui, devant son couvert resté intact, et d'un geste, montre à son ami que ce petit trou noir est juste derrière ses épaules. Assis là vingt minutes plus tôt, il était frappé à mort.

— Mais c'est votre *Adversaire* (1) !

(1) L'*Adversaire* est une des nouvelles que M. Paul Bourget a réunies dans le recueil intitulé : *Recommencements*.

— Vous l'avez lu ?

— Un conte fantastique !

— L'*Adversaire*, un conte ! Non, c'est une histoire étrange, mais authentique, que j'ai rapportée avec une scrupuleuse exactitude.

« Une suite de hasards suffit à expliquer ces faits, poursuit M. Paul Bourget. Mais, en présence de phénomènes aussi singuliers, on ne peut, malgré tout, se défendre d'un certain trouble.

« N'y aurait-il pas, dans certaines destinées, une fatalité de conflit avec une certaine espèce de gens ?

« La ressemblance physique n'impliquerait-elle pas une ressemblance morale? Je suis obsédé par la vision de ces analogies-là. Et je ne suis pas éloigné de croire qu'il n'y a qu'un nombre fixe et borné d'individualités humaines qui se reproduisent toujours de même, si bien que deux êtres de même type qui ne se sont jamais vus, placés à deux extrémités du monde social, se comportent d'une manière identique dans des circonstances identiques.

« Mais cela est évidemment difficile à prouver par des faits, comme tout ce qui touche au domaine mystérieux de la personnalité...

« Les faits dont nous parlons ne peuvent d'ailleurs être expliqués. Beaucoup d'hypothèses sont émises à leur sujet, mais aucune d'entre elles n'est entièrement satisfaisante.

« A mon avis, et faisant exception pour le miracle qui s'explique lui-même par l'intervention de Dieu dans les événements humains, on peut dire que la source des phénomènes merveilleux ne sera jamais découverte. Ma conviction absolue est qu'on ne parviendra pas à les expliquer — sauf quelques-uns peut-être — parce qu'ils émanent d'un domaine qu'il nous est interdit d'explorer et que, par cela même, ils échappent à notre compréhension et défient notre analyse. Ils nous sont insaisissables.

« Bornons-nous donc à les constater ; puis, voyant qu'en dépit d'un savoir dont nous sommes si fiers il est des choses que nous ne comprenons pas, qu'il en est même d'autres dont nous ne soupçonnons pas l'existence, reconnaissons notre impuissance et méditons cette vérité que, voici bien des années, le plus grand des contemplateurs de la vie humaine a proclamée : « Il y a plus de choses sous le ciel et sur la terre que n'en rêve notre philosophie. »

C'est sur cette parole d'humilité que prend fin mon entretien avec M. Paul Bourget.

GEORGES MEUNIER.

A LA MAISON HANTÉE
d'Argenteuil

Au moment où paraissait le dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux*, la nouvelle se répandait dans la presse, qu'une maison hantée se trouvait à Argenteuil, tout près d'une tour ayant fort mauvaise réputation dans le pays : la Tour Billy.

Comme rédactrice à l'*Echo*, et comme membre de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, j'avais le double devoir de faire une enquête.

Aussi, le samedi 14 courant, prenais-je le train pour Argenteuil, puis la route qui mène chez M. Carré, horticulteur, le malheureux locataire de la « maison hantée ».

Celle-ci, une vraie masure, à peine construite, et déjà en ruines, a un voisinage qui se prête volontiers aux sombres histoires.

De l'autre côté de la route, juste en face, s'élève la Tour Billy, repaire de malfaiteurs pour les uns, de spectres pour les autres. Tout près de là, à gauche, les murs du cimetière.

Dans le jardin très cultivé — nous sommes chez un horticulteur — M. Carré, sa femme et son fils sont entourés par plusieurs messieurs qui discutent : reporters des grands quotidiens et des revues consacrées aux sciences occultes, membres de la Société d'Etudes Psychiques.

Très volontiers, espérant de tous un remède à cet état de choses extraordinaire et malheureux, M. et Mme Carré se prêtent à l'interview. Ce sont des gens très simples, n'ayant aucune connaissance occulte, aucune tendance à croire au Merveilleux, pour lequel, au contraire, ils semblent réfractaires.

— Oui, Madame, m'explique M. Carré, cela a commencé il y a eu hier huit jours. Le soir, comme de coutume, la journée finie, mon fils et moi avons réuni nos outils en un même coin. Le lendemain matin, ceux-ci étaient disséminés de ci de là, si bien que nous passâmes au moins une heure à les retrouver. Naturellement, je m'en pris de ce désordre à mon fils, puis à ma petite nièce ; mais tous deux nièrent en être les auteurs.

D'ailleurs cela devait continuer : des châssis furent renversés, mis sens dessus dessous, sans être cassés cependant ; d'autres, au contraire, ne furent pas dérangés, mais eurent tous leurs carreaux brisés. Puis ce fut le tour des vitres de la maison. La chambre des enfants, là, au rez-de-chaussée, fut particulièrement visée. L'autre soir, alors qu'ils étaient couchés, cette pierre (et M. Carré me montre un énorme moellon)

fut lancée, à travers le carreau, dans la chamore. C'est un miracle qu'ils n'aient pas été blessés.

— Et maintenant ?

— Les pierres continuent à être lancées de temps à autre, principalement le soir, vers huit heures et demie ; mais ce que nous avons le plus fréquemment c'est de l'écriture. Nous en trouvons partout, sur des enveloppes, sur des bouts de papier, sur les murs.

Mme Carré intervient :

— Et cela a lieu dans des *pièces fermées à clef* où je suis bien sûre que personne ne peut entrer !

La pauvre femme joint les mains avec effroi.

— Que disent ces inscriptions mystérieuses ?

— Ce sont des menaces, des injures. En voici d'ailleurs des échantillons.

Et Mme Carré me montre deux ou trois enveloppes de papier bulle sur lesquelles sont tracées les phrases suivantes : « Nous vous ferons sauter » ; « Nous nous moquons dè vous » ; Vous ne nous trouverez pas ».

L'écriture est grossière, l'orthographe imparfaite.

— Ce n'est pas encore tout, continue Mme Carré, le plus étrange est que des objets enfermés dans ces pièces changent de place. Hier, deux chaises ont été trouvées renversées, la montre de mon fils, qui était suspendue au-dessus de la cheminée, a été découverte dans le lilas ; le carnet, qui était dans son vêtement, dans la planche à salade, le vêtement lui-même, dans un seau de suie ! Madame, c'est à n'y pas croire, c'est à devenir fou !

— Et la police ? interrogeai-je.

— Les gendarmes sont venus. Ils n'ont rien découvert. L'un d'entre eux, à qui nous disions qu'il devrait fouiller la tour, nous a répondu : « Je préférerais payer tout ce qu'il y a de cassé ici ! » Le commissaire a eu son chapeau renversé par une pierre ; mais la police, ne trouvant rien, s'est lassée, et maintenant elle refuse de se déranger, nous traitant de fous... Ah ! nous sommes bien malheureux !

— Mais comment expliquez-vous ces persécutions?

L'horticulteur reprend la parole :

— Voilà ! Madame, nous sommes en procès avec quelqu'un qui nous veut du mal. C'est lui, très certainement, qui paie des gens pour nous faire ces mauvaises farces.

— Pourtant, vous ne découvrez rien ; quels moyens emploieraient-ils ?

— Ah ! des moyens pas naturels, bien sûr, répond Mme Carré.

— Des moyens magiques ?

— Peut-être bien ; je ne sais pas ; seulement c'est extraordinaire que tout cela se passe sous votre nez, et que nous ne voyions rien ?

Suivie de l'homme courroucé et de la femme dolente, je fais l'inspection des lieux. Partout les vitres des fenêtres sont brisées, la même écriture apparaît sur les murs.

Je demande à voir les enfants. Parmi eux, le docteur B.., qui m'accompagnait, me fait remarquer une fillette de onze ans, dont les grands yeux indiquent la nervosité. Ce doit être elle, la fillette que l'on retrouve presque toujours, auteur inconscient des phénomènes de hantise.

Dans la chambre la plus particulièrement « hantée » je dépose une de mes cartes de visite, et je prie MM. les Esprits de bien vouloir y apposer leur signature. Puis, je referme la porte, devant laquelle je monte la garde, tandis que les autres personnes présentes, aidées d'une voisine médium, paraît-il, cherchent à faire tourner une table. Celle-ci, une vulgaire table de nuit, lourde et incommode, ne semble pas se prêter à l'expérience. Cependant, bientôt elle frémit, se soulève... On lui demande au hasard :

— Combien, sommes-nous ici ? Personne ne le sait, personne n'a compté.

Le meuble frappe quinze coups.

Nous constatons que nous sommes seize, si l'on comprend dans la réunion une femme demeurée sur le seuil, plutôt dans l'escalier que dans la pièce.

Malheureusement, une discussion s'élève parmi les reporters présents, sur les causes de ce phénomène typtologique, et le médium impatienté met fin à l'expérience.

Chacun va reprendre son poste d'observation autour de la « Maison hantée ». Mais rien ne se produit et ceux qui ont fait le sacrifice d'y passer la nuit en ont été pour leurs peines.

Quant à moi, j'ai remporté ma carte vierge de toute écriture, et j'ai quitté la maison vis-à-vis de la Tour Billy sans avoir pu constatèr le moindre phénomène de hantise.

Mme Louis Maurecy.

UN MERVEILLEUX CAS
DE MÉDIUMNITÉ

On se rappelle le livre paru il y a quelques années, dans lequel M. Flournoy, professeur de psychologie à l'Université, étudiait le cas d'une demoiselle Smith qui tour à tour réincarnait Marie-Antoinette, une princesse hindoue, une habitante de la planète Mars et d'autres. Ce cas extraordinaire de somnambulisme, expliqué comme on le pense par la société spirite de Genève et basé sur des hypothèses tout à fait contraires par M. Flourny, vient de prendre une face nouvelle dont il vaut la peine d'entretenir le public.

Déjà des savants, des orientalistes, des peintres en

renom, des théologiens, des personnes de toutes croyances et de tous états s'occupent de ce phénomène étrange : la solution n'a pas encore été trouvée et l'hypothèse du « moi subliminal ou inconscient » de M. Flournoy ne paraît pas même pouvoir s'appliquer dans le cas particulier.

Voici ce dont il s'agit :

Agée seulement de dix ans, Mlle Smith (c'est un pseudonyme), était déjà sujette à des songeries prolongées, à des rêves étranges dont sa mère devait souvent la secouer. (Nous ne parlerons pas ici des phénomènes dont Mlle Smith a été l'héroïne et que M. Flournoy a déjà étudiés, si ce n'est élucidés entièrement.)

Déjà toute petite, Mlle Smith était fortement impressionnée par les arts et particulièrement par la peinture. Quand sa bonne la menait dans un musée, l'enfant ne pouvait s'empêcher de pleurer chaque fois, tout en désirant ardemment être ramenée vers ces chers tableaux. A part ce précoce impressionisme, Mlle Smith, dès l'âge de quatre ans, montra toujours un goût très vif pour les choses orientales; elle s'amusait à se mettre des bracelets aux chevilles, à s'attifer de draperies de couleur voyante ; et, depuis, son goût pour les bibelots orientaux s'est maintes fois manifesté. Il y a quelques années, elle prit quelques leçons de peinture, — très peu — n'ayant jamais fait de dessin auparavant, et un très joli talent de paysagiste se révéla en elle. Elle avait, par contre, horreur du portrait et elle n'aborda jamais ce genre.

Voici maintenant la genèse du phénomène que nous allons décrire :

Il y a sept ans, alors qu'elle était en villégiature, Mlle Smith fut subitement réveillée pendant la nuit et aperçut un point lumineux qui, peu à peu, grossit démesurément, remplit la chambre ; et, au milieu de cette lumière, lui apparut le Christ ; cette vision très nette dura cinq minutes. Quelques jours après, Mlle Smith entendit une voix qui lui disait : « Tu as vu le Christ, il te sera donné de reproduire ses traits ! » Puis les visions et les voix s'appliquant à ce cas cessèrent pendant deux ans.

Un jour, la jeune fille fut prise de malaises, et de sueurs froides; le lendemain, entre huit et neuf heures du matin, en voulant essayer de dessiner un modèle de pierre, elle fut de nouveau en proie aux mêmes phénomènes. La chambre devint toute sombre, la vision du Christ se reproduisit comme auparavant. Il sembla qu'il se penchait et posait la tête sur la feuille de papier que la jeune fille allait employer. Ce sommeil dura un quart d'heure et la mère dut venir réveiller Mlle Smith, la secouer, lui demander ce qui lui arrivait. On constata alors qu'une tête de Christ était dessinée et de grandeur naturelle sur la feuille de papier. Le crayon de charpentier que Mlle Smit tenait dans les doigts ne paraissait pas avoir seulement bougé.

Plus tard, survint une troisième vision du Christ, non pas en personne, mais en peinture, tel que Mlle Smith devait le reproduire. Au premier réveil du matin, des voix qui semblaient venir de très loin se firent entendre : « Prépare ta palette... tu le peindras... tu le peindras. — Qui ? demanda Mlle Smith. — « Le Christ. » — « En combien de temps ? » — « Quelques quarts d'heure. »

Mlle Smith prépara des planches, bien assujetties, ne voulant pas confier à de la toile fragile le portrait qu'elle allait avoir le privilège de peindre. Finalement, un matin, entre six et sept heures, elle eut la vision d'un pinceau entre ses doigts. « Ce doit être pour aujourd'hui », pensa-t-elle.

En effet, entre huit et neuf heures, elle vit se former un épais nuage blanc devant sa planche.

Ce nuage se morcela petit à petit en moutons, chaque molécule devenant transparente comme la rosée. La planche devint comme une vitre transparente et derrière apparut le personnage du Christ, vivant, allant et venant et s'immobilisant enfin, tout à coup. Mlle Smith s'enhardit alors, se sentit mal à l'aise, ne put tourner la tête que du côté de l'apparition. Il est à noter qu'elle avait préparé sa palette, son pinceau et des couleurs à sa portée. Puis il ne resta du personnage qu'une parcelle, — celle qui fut peinte à cette séance, qui dura un quart d'heure.

Tout s'effaça et Mlle Smith s'endormit.

Elle se réveilla un quart d'heure après et s'aperçut qu'elle avait peint la parcelle apparue à la fin. Elle se rendit compte qu'elle ne s'était guère servi du pinceau, mais qu'elle avait presque tout fait avec les doigts, qui avaient pris la peinture préparée sur la palette, et, chose curieuse, fait directement le mélange sur la toile (la planche, dans le cas spécial).

Des séances identiques suivirent, toujours le matin entre huit et neuf heures, précédées de la vision du pinceau, avertissant Mlle Smith. Les yeux furent terminés en deux séances. Ensuite Mlle Smith se trouva avoir fait la chair du visage, sans peau, telle que celle d'un écorché, tout rouge. Dans une autre séance, ce fut la peau qui vint recouvrir cette chair, et ainsi de suite.

Jusqu'à présent, trois tableaux ont été faits : la tête du Christ, il y a deux ans, en neuf quarts d'heure (deux heures un quart au total). Il y a un an, ce fut le tour de la tête de la Vierge, et, tout récemment, le jour du Vendredi-Saint, fut terminé le troisième tableau du Christ, grandeur naturelle, à genoux, dans la combe de Gethsémani, au pied d'un figuier.

Ce dernier tableau a été exécuté en vingt-six quarts d'heure (six heures et demie au total).

II

La première tête du Christ étonne d'abord par ses couleurs assez spéciales. Sur un fond bleu de ciel oriental, se détache cette expressive figure de type araméen, à la peau mate, presque tout à fait jaune. Les yeux très grands, très bistrés comme il est juste dans le vrai type oriental, sont d'une couleur indéfi-

nissable, vert-brun, « couleur de marais », si l'on peut s'exprimer ainsi. Une petite moustache noire tombe des lèvres, assez prononcées, et très rouges. La barbe est châtain foncé, en collier et n'ayant probablement jamais été coupée ; les longs cheveux bouclés sont brun-roux.

Le style du portrait a quelque chose de conventionnel, — style byzantin très perfectionné, — et, au dire des peintres qui ont vu les tableaux, il est impossible d'y reconnaître une méthode, une facture, un procédé spécial. Tous les détails sont terminés avec une finesse, une minutie extrêmes ; la pureté de la ligne est absolue, le fondu des couleurs tient du miracle ; on ne peut s'expliquer de quelle manière Mlle Smith procède pour arriver à un résultat artistique aussi merveilleux.

Ce qui frappera et choquera tout d'abord le spectateur, c'est la forme du nez, byzantin, comme nous l'avons dit, et qui est fait de deux lignes absolument parallèles. Cela choque aussi Mlle Smith elle-même qui n'est pas du tout au courant des styles byzantins ou autres et qui ne se représentait pas le Christ avec un nez aussi droit. C'est d'ailleurs ce détail qui est le plus conventionnel ; les autres parties du visage sont en général d'une vérité d'expression, d'une vie, d'un relief saisissants.

Le portrait de la Vierge est du même type. Le teint en est cependant beaucoup plus frais et rose. Les yeux d'un beau bleu, la tête recouverte d'une coiffure blanche drapée, laisse voir de chaque côté deux tresses de même couleur que les cheveux du Christ. La ligne du cou est très gracieuse, élancée ; la robe est ornée d'une garniture en broderie orientale, de dessins irréguliers, tels que le sont les travaux orientaux faits à la main. La Vierge porte un collier de perles bleues (encore un détail qui choqua Mlle Smith, qui ne s'imaginait pas la Vierge s'ornant d'un collier).

Quant au troisième tableau, le fond représente un coucher de soleil oriental, soit un ciel rouge avec des nuances d'un fondu et d'une délicatesse extrêmes. Puis viennent une série de collines, un figuier dont les feuilles sont un chef-d'œuvre de facture ; et, au pied de ce figuier, le Christ à genoux, dans sa robe blanche sans coutures, une main appuyée sur un rocher devant lui, l'autre contre sa poitrine. La figure est plus âgée que celle du premier tableau. Les traits sont plus affinés, les cheveux et la barbe plus longs, l'expression plus profonde ; mais la ressemblance est frappante, avec le premier portrait. Les mains sont musclées (le fait de ces mains si réelles, contrastant avec la sérénité, la pureté, la beauté de la figure du Christ, chicanait aussi Mlle Smith, qui ignorait que Jésus-Christ eût travaillé de son métier de charpentier).

Indépendamment de la manière étrange et incompréhensible dont ce tableau a été fait, c'est, au simple point de vue artistique, un chef d'œuvre ; et les peintres restent saisis d'étonnement et d'admiration ; car, si le procédé leur échappe complètement, ils ne peuvent que reconnaître l'absolue perfection et le relief du tableau. Détail curieux : la planche qu'elle avait fait préparer pour son grand tableau s'étant trouvée trop petite, Mlle Smith, au réveil d'une des séances, a constaté qu'elle avait continué à peindre sur le chevalet, et elle a dû, en hâte, faire venir un ouvrier pour agrandir la planche. Cet ouvrier fut très frappé du portrait :

— Je le reconnais, c'est le Jésus, dit-il en se tournant vers Mlle Smith. Vous y croyez, à ces choses-là ?

— Oui certes ; et j'espère que vous y croirez comme moi.

Lorsque l'ouvrier revint, l'impression fut si forte que ses yeux s'humectèrent et que, examinant les mains musclées de travailleur, il s'écria : « Celui-là, il est des nôtres ! » L'impression est d'ailleurs aussi très forte sur tous ceux qui viennent, sceptiques ou croyants, et nul ne peut s'empêcher de rester confondu devant cette œuvre d'art parachevée dans de si mystérieuses circonstances.

M. le professeur Flournoy ne pourrait pas expliquer scientifiquement la chose par le fait d'une suggestion en état d'hypnose, « auto-suggestion » ou suggestion extérieure, car Mlle Smith n'a pas vu d'autres musées que ceux de Genève. Elle ne connaît aucun tableau du Christ se rapprochant de celui qu'elle a fait. Elle n'a pas été en relations avec des peintres, n'a pas fréquenté d'ateliers, ne connaît aucunement le style byzantin, n'est jamais allée en Orient, et, parmi les spirites qui l'entourent, aucun ne s'est occupé spécialement, — du moins à sa connaissance, — de peinture. Elle est persuadée que le Christ lui apparaît, lui parle, lui sourit, en un mot est vivant dans sa chambre. Très pieuse, elle prie constamment et demande à Dieu de la diriger dans toutes les circonstances de sa vie.

Faut-il admettre l'hypothèse que, par le fait de sa communion constante avec le Christ, et se rappelant son goût pour les choses orientales, inconsciemment, son « moi subliminal » aurait travaillé pendant des années, au point d'élaborer son idéal, de le concrétiser en un personnage tel qu'il est conçu dans cet étrange tableau ? Ceux qui croient aux réincarnations ont émis l'idée que Mlle Smith serait la réincarnation d'un peintre ayant vécu au temps du Christ. La légende rapporte que l'apôtre Luc aurait été peintre et aurait fait un portrait de Jésus. Le roi Abgard d'Edesse aurait possédé ce portrait que lui avait envoyé Jésus lui-même. Suivant les uns (Esaïe, ch. 52 et 53), « il n'y aurait à le voir rien qui le fasse désirer. Il n'aurait ni beauté ni éclat. » Suivant les autres (Psaumes 45-3), « Il serait le plus beau des fils de l'homme. »

En réalité nous n'avons aucune donnée historique certaine sur l'aspect extérieur de Jésus. Le type traditionnel (cheveux abondants et bouclés, barbe

entière, expression profonde, empreinte de force et de douceur) est en somme de pure convention.

Le tableau de Mlle Smith est-il un produit de son imagination ou est-il l'expression absolue de la réalité? C'est ce que les psychologues auront de la peine à résoudre. Mais le fait d'avoir pu concevoir et créer une telle œuvre par le seul « moi subliminal », est en somme tout aussi merveilleux que d'admettre l'influence d'une inspiration extérieure, surnaturelle, supranormale. En tout cas le mystère n'est pour le moment pas éclairci et mérite d'attirer l'attention des chercheurs.

Disons encore que Mlle Smith ne fait pas argent de ses facultés médiumniques si spéciales, car elle a déjà refusé des offres brillantes. Elle paraît être en parfaite santé ; son esprit est absolument sain et clair, et personne ne se douterait, à la voir, qu'elle est le centre d'une série de phénomènes si extraordinaires.

Mlle Smith doit sous peu, — des voix l'en ont prévenue, — commencer un quatrième tableau représentant le crucifiement. Nous ne manquerons pas de tenir nos lecteurs au courant.

(*La Suissse*, 13 mai 1907.)

LES DEUX CARDAN

MÉDIUM, OCCULTISTE ET ASTROLOGUE (1)

Notons encore un autre phénomène physique ; une fois, par exemple, sa lampe s'alluma toute seule, à la grande surprise de son domestique qui était présent.

Autre manifestation physique : en 1570, Cardan écrivait une consultation pour le cardinal Moro ; un feuillet lui échappa et tomba sur le parquet ; il voulut le ramasser, mais le papier se redressa et se rapprocha tout seul de la table et vint s'y placer tout droit érigé ; il fit constater ce dernier phénomène à son famulus.

Nous avons déjà dit que Cardan avait la faculté de se mettre en extase à volonté, effet d'autohypnose très remarquable et qu'il signale lui-même comme très commun chez les Arabes. « Je ne puis rester longtemps dans cet état, dit-il ; lorsque j'y entre, je ressens, ou plutôt je détermine une sorte de détachement dans le voisinage du cœur, comme si l'âme se séparait du corps. Cette sensation se communique à tout le corps et c'est comme si l'on ouvrait une fenêtre. Elle débute par la tête, au cervelet, puis se propage avec une grande intensité le long de tout le rachis. Je sens alors que je suis extériorisé de mon corps et ne puis qu'à grand'peine me maintenir dans cet état. » Cardan raconte ailleurs que, dans cette extase, c'est comme s'il était dominé par des influences surnaturelles ; il devient insensible aux impressiens sensorielles, mais très sensible aux influences spirituelles et n'a conscience que des perceptions qui ne sont pas d'origine corporelle (d'après Kiesewetter).

D'ailleurs, dès son enfance, il voyait, couché tout éveillé dans son lit, les images les plus variées : objets indéfinissables, puis châteaux, arbres, cavaliers, instruments de musique, hommes d'aspect divers, clairons sonnant de la trompette sans qu'il les ouït, soldats, forêts, etc., se succédant très rapidement, mais sans confusion. Objets et êtres étaient transparents et le plus souvent sans couleurs. C'était là un acheminement vers des phénomènes très remarquables.

Etant enfant, il n'osait parler de ces sortes de visions ; plus tard quand il en parla et des faits de présage et de prévision qu'il avait, on le traita de rêveur et de superstitieux. On l'accuse d'avoir donné une interprétation mystique des choses les plus simples, d'avoir vu des prodiges là où il n'y avait que des phénomènes naturels. Cela peut être, dans certains cas, un défaut des sensitifs; mais les coïncidences, dans ce cas, furent trop fréquentes pour n'être que le résultat du hasard.

Nombreux sont d'ailleurs les événements extraordinaires de sa vie consignés par Cardan. Il affirme, par exemple, que sans l'avoir appris, il a su très bien le latin du soir au lendemain et que peu après il s'est mis à lire le grec, le français, l'espagnol, sans savoir parler ces langues et sans en connaître les règles grammaticales.

Médium auditif, il entendait du bruit venir à son oreille, quand on parlait de lui ; il percevait la direction d'où venait cet avertissement ; quand on parlait en bien, le bruit venait à l'oreille droite, dût-il pour cela entrer dans la tête par le côté gauche ; quand on parlait en mal, il venait à l'oreille gauche. Il reconnaissait la voix des personnes, et lorsqu'il s'agissait d'une affaire à lui mander, il saisissait le moment exact où le messager était chargé de sa mission, que l'affaire se passât dans la ville où il résidait ou dans une autre. Ce phénomène, qui eut son début en 1526 persista jusqu'en 1529, époque à laquelle il cessa de faire de la clientèle médicale.

Un autre phénomène curieux sur lequel insiste Cardan, c'est la lueur ou splendeur toute spéciale qu'il vit pour la première fois en 1529 et qui consistait en un cercle de lumière. Ce phénomène qui fut un encouragement puissant pour lui, pour sa tranquillité, son travail, la rédaction de ses livres, etc., acquit son maximum de puissance en 1575. Chaque fois qu'un

(1) *Suite*. Voir les numéros des 1er et 15 avril, 1er mai, 1er et 15 juin 1907.

malheur le menaçait, il voyait un coq rouge lui parlant avec une voix humaine.

Naturellement Rivali présente ces phénomènes comme des hallucinations auditives, visuelles, etc. Nous avons dit plus haut que Cardan a eu des visions dès son enfance ; il en a eu plus tard et s'est rendu parfaitement compte de la différence qu'il y a entre une une vision et une hallucination, témoin le passage suivant de lui cité par Morelli. « Ces choses étranges que certains pensent voir ou entendre, je les considère en partie comme des visions véridiques, en partie comme ne l'étant pas. En effet, de voir réellement et de persister longtemps à voir un objet, qui n'existerait pas, serait chose absurbe. D'autre part, il est bien vrai que certains voient et entendent des choses imaginaires : la raison de ceci doit être attribuée à l'atrabile, qui provient en partie de la qualité des aliments et des boissons, des maladies, de la crainte de la pauvreté, et en partie de la disposition des astres et de la vie commune avec d'autres personnes délirantes ».

Cardan a eu en outre des impressions olfactives ; ainsi il sentit un jour l'odeur de cire, puis entendit grogner des porcs et crier des canards ; il entendit les bruits en question toute la nuit ; le lendemain il apprit la mort de son ami Giovanni de Crémone.

Voici encore un exemple des phénomènes complexes advenus à Cardan : Dans la nuit du 12 août 1572, il entendit subitement un grand bruit à sa droite, comme si on déchargeait un chariot plein de bois ; ce bruit semblait venir de la chambre voisine, ouverte, où couchait un domestique ; il regarda de ce côté et vit un paysan s'arrêter sur le seuil de la porte ; ce paysan lui dit : *Te sin casa* et disparut. Il ne reconnut pas l'homme et n'a jamais compris ce qu'il voulait dire.

Dans le sommeil, il arrivait à Cardan de résoudre les problèmes les plus difficiles et de créer des ouvrages entiers, phénomène qu'en psycho-physiologie on désigne sous le nom de cérébration inconsciente. Mais chez Cardan venait s'ajouter un élément de plus, c'est qu'il voyait son père en rêve et qu'il était guidé par lui, dans son travail. Il voyait ainsi les livres qu'il devait écrire élaborés d'avance, achevés, imprimés, publiés. Voici un exemple de ce genre de phénomènes : « Je vis, dit Cardan, en songe, un livre en trois couleurs que me montrait mon père. Je me récréai non seulement de la variété des couleurs qui étaient rouge, vert et or, mais encore et plus du sujet dont le livre traitait. Je me mis aussitôt à écrire, à ordonner et à corriger le livre *De rerum varietate*, que je fis recopier plus tard par Lodovico Ferrari encore enfant, qui à cette époque était venu habiter ma maison ».

D'autres esprits se présentaient encore à Cardan dans ses rêves. Notons seulement l'apparition singulière qu'il eut, dans un songe, d'un jeune garçon pâle, la face allongée semblable à la sienne, et vêtu de gris. De l'entretien qu'il eut avec lui, il conclut que cet esprit représentait sa vieillesse, avec toutes les infirmités et les tristesses qui l'accableraient, en même temps qu'il lui laissait entrevoir la gloire future de son nom.

Les songes de Cardan n'étaient pas intéressants seulement par leur contenu, leur vivacité et en général par leur cohérence, mais encore par les interprétations qu'en donnait le dormeur : témoins les songes suivants..

(*A suivre*). Dr Lux.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Dom Bosco, fondateur des Salésiens, avait le don de prophétie, il a prédit surtout les événements concernant sa congrégation, y compris les dernières persécutions, et la dispersion de ses enfants.

Il a prédit également le retour de ses Pères dans l'année où le mois des fleurs aurait deux lunes. *Cela s'entend certainement de l'année dans laquelle le mois de mai se présenterait avec deux phases semblables d'une lune différente, ou deux nouvelles lunes, deux premiers quartiers, etc.*

Comme très probablement le retour de cette congrégation coïnciderait avec la fin de la persécution et le triomphe de la religion, il serait intéressant de savoir quelle est cette année bienheureuse.

Peu versée dans ce genre de calcul, je demande à un de vos lecteurs de nous fixer à ce sujet.

Marie Decertaine.

ÇA ET LA

Deux pressentiments rappelés par le capitaine Blanc

« On a beaucoup parlé des pressentiments qu'a, généralement, tout homme marchant vers un inconnu qu'il sait plein de dangers. J'ai vu beaucoup de mes camarades manifester hautement leur conviction d'être tués dans telle ou telle journée, et en sortir sains et saufs ; d'autres, au contraire, y être tués, lorsqu'ils témoignaient, le matin, l'assurance d'en revenir sans une égratignure.

« Ce que je vais dire ne prouvera donc absolument rien ni pour ni contre les pressentiments ; mais on y verra deux faits bien singuliers se rapportant à l'état de l'âme en ces moments suprêmes où l'homme est en quelque sorte placé entre la vie et la mort.

« La première colonne d'assaut,... était réunie dans la

place d'armes, derrière la batterie de brèche. Un de mes compatriotes, un fourrier de zouaves, nommé Boluix, — j'étais alors fourrier des carabiniers, — vint me serrer la main, et me voyant fumer :

« Ah ! donne-moi, me dit-il, une cigarette. Je n'ai plus de tabac depuis deux jours, et je sens là, — en montrant son front — que c'est la dernière que je fumerai. — As-tu fini de dire des bêtises ? lui répondis-je — Des bêtises ? ...Retiens bien ce que je te dis : je ne dépasserai pas la crête de la brèche. »

Un instant après, le signal était donné ; nous franchissions au pas de course les soixante mètres qui nous séparaient du rempart ; la brèche était enlevée.

En ce moment, je rencontrai mon ami Boluix. — Eh bien ! lui dis-je, nous voici sur la brèche, et tous deux bien portants, Dieu merci ! — Oui, me répondit-il, mais je ne suis pas au delà.

... Nous avancions lentement, lorsque la mine de la brèche fit explosion. Trois cents hommes y furent blessés ou tués ; Boluix était de ces derniers.

Pendant que nous fumions cette cigarette, qui devait être la dernière de mon brave camarade, un groupe s'était formé dans la masse compacte des soldats. Il était composé d'officiers de tout grade, et ces messieurs causaient de telle façon que nous ne perdions pas une parole de leur entretien.

— Tiens, dit tout à coup le colonel Combes qui devait commander la 2e colonne, — c'est aujourd'hui un vendredi... un treize... un mois d'octobre.... une année 1837... l'assaut est fixé à sept heures... Quelle réunion de chiffres impairs ! Beaucoup d'individus, qui auront la tête cassée aujourd'hui, ne manqueront pas d'attribuer leur malheur à ce concours de circonstances fatales !

Le brave colonel fut tué en enlevant une barricade...

Capitaine Blanc.

(*Généraux et soldats d'Afrique*, Plon, in-12.)

Endormie depuis 362 jours !

Depuis plusieurs mois, nombre de curieux se rendent au hameau de Recoules, commune de Cassagnes-Begouliès (Aveyron), pour visiter une jeune malade, Mlle Marie Dalbin, fille d'un honorable cultivateur de la localité, qui depuis le 1er juin 1906 repose sur son lit, complètement étrangère à tout ce qui se passe autour d'elle.

Sept médecins ont tour à tour examiné la malade sans avoir pu définir exactement le cas de cette infortunée fillette, âgée aujourd'hui de quinze ans, et qui depuis plus d'un an n'a pris aucune nourriture.

Le visage pâle, calme, presque souriant, la malade paraît dormir. Son pouls, naturellement ralenti, indique 55 pulsations à la minute.

Une étrange vision

Luce e Ombra raconte une vision étrange et terrible qui a eu lieu à Londres. Une dame X... visite, avec son mari, une maison vacante pour la louer. Le mari descend pour voir l'écurie. La femme, restée seule dans le salon vide, voit tout à coup une jeune femme entrer par la porte restée ouverte, s'approcher de la cheminée et s'y appuyer. Un instant après, par la même porte, entre un homme qui s'approche de la jeune femme et, sans dire un mot, la frappe d'un coup de poignard. La jeune femme tombe, Mme X... appelle au secours. Son mari s'empresse de revenir, mais la vision avait disparu.

Quelques jours après, Mme X..., qui avait renoncé à louer cette maison, rencontre dans une maison amie une jeune femme resssemblant parfaitement à celle de l'apparition. Elles se lient d'amitié. Bientôt la nouvelle amie de Mme X... présente à celle-ci, dans une soirée, un jeune homme qui est son fiancé. Mme X... reconnaît en lui le second personnage de sa vision, le meurtrier.

Les fiancés sont aujourd'hui devenus époux et occupent la maison même où Mme X... a eu sa tragique vision. Celle-ci n'a fait aucune révélation aux deux époux ; mais on se demande : que se passera t-il? Le reste de la vision va-t-il se réaliser?

A TRAVERS LES REVUES

LA PHYSIOGNOMONIE

Nous trouvons dans la *Revue graphologique* les curieuses observations suivantes et dont l'auteur assure avoir maintes fois contrôlé l'exactitude :

Le médecin qui voit sur le visage d'un malade, sur sa langue, ou sur toute autre partie de son corps, des signes de mort, et qui annonce l'heure précise du décès, est-il prophète ? Non ; il ne fait que diagnostiquer.

En général, des joues charnues indiquent l'humidité du tempérament et la sensualité. Il y a sécheresse d'humeurs et absence de jouissance quand elles sont maigres et rétrécies.

Le chagrin creuse les joues, la rudesse et la bêtise leur impriment des sillons grossiers.

Certains enfoncements des joues, en forme plus ou moins triangulaire, sont la marque infaillible de l'envie ou de la jalousie.

Une joue naturellement gracieuse, et qui, vers les yeux, est agitée par un léger tressaillement, est l'indice presque toujours infaillible d'un cœur sensible, généreux, incapable d'aucune bassesse.

Méfiez-vous, dit Herder, méfiez-vous de celui qui ne sourit jamais agréablement.

La grâce du sourire humain sert en quelque sorte de thermomètre pour la bonté du cœur et la noblesse du caractère.

Si le trait qui va de la narine à l'extrémité de la bouche est arqué, sans nuance ni ondulation, il est un signe infaillible de sottise. La même chose a lieu lorsque l'extrémité de ce trait touche, sans intervalle, à l'extrémité de la lèvre supérieure, ou bien si elle s'en éloigne considérablement.

Si sur la joue d'un homme qui sourit se forment trois lignes parallèles et circulaires, il y a dans son caractère de la bêtise ou de la folie.

Un menton avancé annonce toujours quelque chose de positif. Un menton reculé quelque chose de négatif.

Un menton rond pourvu d'une fossette au milieu annonce le bonté, comme la grâce et la gentillesse. Un petit menton annonce la timidité.

Un menton plat, froideur et sécheresse de tempérament. Un menton angulaire dénote l'adresse, la prudence et la fermeté. C'est le menton du type saturnien.

Un menton pointu passe pour le signe de la ruse et de la finesse. C'est le menton du type mercurien. Lavater signale pourtant certaines personnes chez lesquelles ce genre de menton était l'indice du dévouement le plus raffiné et le plus idéal. C'est vrai pour les femmes ; mais il y a toujours à tenir compte, dans les observations physionomiques, du sexe de la personne étudiée.

Un menton large, long, lourd dans sa partie osseuse, donne un caractère grossier, dur, orgueilleux et violent. Il donne à la physionomie quelque chose, en effet, d'inharmonique.

Le menton connu vulgairement sous le nom de *menton de galoche* dénote la perfidie, la trahison, le despotisme de caractère. Les plus grands artistes ont peint Judas et Néron avec un menton de galoche. Les artistes, sans être physiognomonistes, doivent cependant observer la figure humaine dans l'expression des sentiments : ainsi, jamais un grand artiste pour représenter la majesté d'un personnage divin, ne le représenterait avec un front fuyant, car le front vaste et droit est signe d'intelligence.

Les dents blanches, propres, bien alignées, qui s'avancent aussitôt qu'on ouvre la bouche, sans pour cela déborder les lèvres, ni sans se montrer complètement à découvert, marquent toujours, chez les hommes faits et surtout chez les femmes, de la bonté, de la loyauté, de la propreté, de l'amabilité.

Toutes les fois qu'à la première ouverture de la bouche, vous apercevez une partie considérable de la gencive supérieure, en général, vous devez vous attendre à beaucoup de froideur et de flegme.

Des dents courtes, un peu larges et se joignant bien les unes aux autres, indiquent la force.

LA CHAPELLE ET LA PIERRE MIRACULEUSE DE NOTRE-DAME-DE-GARREAU, A LA CHAPELLE-HERMIER

De la *Vendée historique* :

Tout près des rives du Jaunay, dont le lit forme limite entre Martinet et la Chapelle-Hermier, s'élève sur le territoire de cette dernière commune un humble mais antique sanctuaire connu sous le nom de chapelle de Notre-Dame-de-Garreau. Ce sanctuaire est sans contredit le plus populaire du littoral vendéen : deux fois par an, le mardi de Pâques d'abord, puis les 7 et le 8 septembre, des milliers de pèlerins s'y donnent rendez-vous, non seulement de toutes les paroisses environnantes, mais des points les plus reculés du département.

Ce n'est pas seulement la chapelle qui attire tous ces pèlerins, c'est encore le pierre miraculeuse :

« A Garreau », écrivait naguère l'abbé Pondevie dans son étude si documentée sur Notre-Dame-de-Garreau, son pèlerinage et sa chapelle, « à Garreau, tous les pèlerins le savent, une énorme pierre qui, aux basses eaux, émerge de l'ancien lit du Jaunay aujourd'hui détourné de son cours, est l'objet d'une vénération immémoriale. Lorsque, devant la Madone de la chapelle, le pèlerin a accompli son voyage, et que son petit cierge bénit s'est éteint à la récitation de nombreux *Pater* et *Ave*, il va faire une visite de dévotion ou de curiosité à la grosse pierre du ruisseau. Combien d'infirmes et de malades ont baigné là, qui une jambe paralysée, qui un bras impotent, qui un mal inguérissable, dans l'eau sanctifiée et devenue curative au contact de la pierre ! Qu'on interroge les groupes de pèlerins regagnant leurs foyers, le soir du Préveil, au pays des Olonnes et du Talmondais, au port de Saint-Gilles, aux marais de Monts et de Rié, ou encore aux coteaux boisés d'Aizenay ou de Palluau, tous connaissent la pierre miraculeuse, tous l'ont visitée avant leur départ. »

Pourquoi donc cette vénération ? A quelle époque remonte le sanctuaire et quelle est l'origine de ce concours de pèlerins vendéens toujours si empressés vers la chapelle et la pierre de Garreau ?

Des documents des plus authentiques nous apprennent que la chapelle existait au moyen âge ; qu'elle fut démolie par les Huguenots pendant les guerres de Religion et reconstruite en 1657 ; que les bleus l'incendièrent, mais en partie seulement, à l'époque de la Terreur, et qu'elle fut restaurée sous le Consulat. Quant à l'origine de la double vénération dont le sanctuaire et la pierre sont encore l'objet, les documents sont absolument muets.

Heureusement que la tradition, comme toujours, en sait beaucoup plus que les documents. Interrogez le plus humble des pèlerins habituels de Notre-Dame-de-Garreau, et voici ce qu'il vous répondra pour l'avoir appris des anciens, lesquels l'avaient eux-mêmes appris de leurs pères, dépositaires fidèles d'un récit pieusement transmis de génération en génération :

C'était il y a bien longtemps... bien longtemps : le seigneur de la Chapelle-Hermier revenait de la croisade...

Surpris par la nuit avant d'avoir pu atteindre son château, il s'était trouvé un instant bien embarrassé en arrivant sur les bords du Jaunay, subitement transformé en torrent par un épouvantable orage.

Le chevalier était brave et en avait bien vu d'autres chez les Sarrazins : il donna un vigoureux coup d'éperon à son cheval et se lança dans le torrent.

Mais la force du courant était d'une violence extrême : à peine l'animal eût-il perdu pied, qu'il fut entraîné avec son cavalier.

Celui-ci, se voyant perdu, fit un grand signe de croix et s'écria : « Bonne Sainte Vierge Marie, sauvez-moi !... Sauvez-moi !... et je vous promets d'élever une chapelle en votre honneur, en face de l'endroit où vous m'aurez sauvé ! »

Le croisé de la Chapelle-Hermier avait généreusement versé son sang pour conquérir sur les infidèles le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ : il méritait bien qu'un miracle se fît en sa faveur...

A peine eût-il formulé son vœu, qu'une énorme pierre se détacha du fond du torrent, vint se placer d'elle-même sous les pieds du cheval et se mit à flotter sur les eaux... Deux minutes après, le chevalier et sa monture abordaient au rivage sur ce radeau d'un nouveau genre.

Fidèle à sa promesse, le pieux seigneur s'empressa de faire construire une chapelle en l'honneur de la Sainte-Vierge qui l'avait ainsi sauvé. Quant à la pierre miraculeuse, elle était sortie d'elle-même du Jaunay.

Telle est, d'après la tradition locale, l'origine de la chapelle de Notre-Dame de Garreau, qui doit son nom au coteau sur lequel elle fut construite ; telle est l'histoire de la pierre vénérée, depuis des siècles, par les populations de cette partie du Bas-Poitou.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE, Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 724-73

